

ne nous manquent pas.

La récolte dans notre Province s'élève à environ trente millions de minots de tous grains et au-delà de cent millions de bottes de foin. Le remplacement de la faucille et de la faux par le travail des moissonneuses et des faucheuses produirait une économie de plus de la moitié dans les frais de récolte. Le coupage des grains à bras coûte en moyenne huit centins par minot et le fauchage du foin trente centins par cent bottes. Avec les machines le fauchage des grains ne coûte plus que trois centins et demi par minot et celui du foin quinze centins par cent bottes, en comptant toutes les dépenses, même l'usure, l'amortissement et l'intérêt du prix d'achat. La substitution des machines aux instruments à main donnerait, donc, pour toute la Province de Québec, une économie de plus d'un million de piastres dans la récolte des grains et plus de cent cinquante mille piastres dans celle du foin, en tout au-delà d'un million et demi de piastres. Belle économie, sans doute; et, remarquons bien qu'il n'y a ici aucune exagération, tout a été calculé au plus bas. Puis ce qui vaut encore mieux que l'économie de dépense, il y a encore une forte économie de temps et l'avantage immense de pouvoir choisir son temps, de quitter, de reprendre et de finir son ouvrage quand on veut. Il faut avoir vu les inquiétudes mortelles du cultivateur, lorsque dans les saisons défavorables, il ne peut se pourvoir du nombre de travailleurs absolument nécessaires, pour pouvoir apprécier à sa juste valeur l'immense importance des machines en agriculture.

En effet, quel est le cultivateur, même lorsqu'il est placé dans les circonstances les plus favorables, qui puisse espérer de faire ses récoltes dans les meilleures conditions avec le seul aide de la faucille et de la faux? Dans les pays les plus favorisés sous le rapport de la main-d'œuvre, les récoltes ne durent jamais moins de quinze jours, et ici, dans la Province de Québec, où la rareté de la main-d'œuvre est si grande, la fenaison, faite par les instruments à main, s'exécute avec une plus grande lenteur encore, elle ne se termine jamais avant trois semaines et la récolte des grains dure jusqu'à six semaines. Pendant ce temps, les récoltes sur pied sont exposées à toutes les intempéries et à l'égrenage qui diminuent d'une manière notable la quantité et la qualité des produits.

La moissonneuse, par exemple, si elle est bonne, peut abattre de dix ou douze arpents par journée de travail. Elle prend donc la place d'une vingtaine de faucilles et rend par conséquent l'agriculteur maître de la situation. A un moment donné, il n'a pas besoin de se préoccuper de la nécessité de devancer la maturation trop complète de ses grains; il a à sa disposition une bonne machine qui prévient d'avance cet inconvénient et il pourra employer tout son monde à la rentrée de ses grains secs ou à la confection des quintaux, ou encore à quelques autres travaux pressés.

La faucheuse donne sous ce rapport, les mêmes résultats que la moissonneuse; mais elle offre des avantages plus importants encore en ce qui concerne la qualité des produits; on sait que pour le foin, les conséquences d'un retard prolongé sont plus défavorables que pour les grains. Nous pouvons en dire autant des machines employées au traitement du foin après le fauchage, telles que le râteau à cheval et la faeneuse mécanique. Ces précieux instruments, dont le fonctionnement ne laisse plus rien à désirer aujourd'hui, sont des accessoires obligés de toute faucheuse; sans eux on perd une partie des avantages offerts par cette dernière et on n'est pas encore assez certain de la qualité des produits.

Nous ne devons pas oublier de dire un mot des machines à battre dont la supériorité est si bien reconnue et l'emploi devenu si général dans toutes nos cultures. Avec ces machines, on extrait le grain plus complètement que par le battage au fléau, le travail se fait avec une rapidité prodigieuse, nous dispensons des battages de nuit si fertiles en incendies désastreux, soustruit nos grains aux ravages des rats et des souris et enfin permet à l'agriculteur de profiter de toute hausse subite dans le prix des céréales.

Cependant ces trois derniers avantages n'appartiennent pas à toutes les machines à battre, ils sont en grande partie subordonnés au genre de moteurs employés. Lorsque les moteurs sont l'eau, la vapeur, ou les animaux de trait, ils existent réellement tels que nous venons de les énoncer, mais si le vent est le moteur employé, comme on le voit généralement dans nos localités, le cultivateur n'est plus aussi maître de la situation. Il est obligé de compter avec l'inconstance du vent, ne peut pas toujours saisir les bonnes occasions, perd souvent l'opportunité de conclure de bons marchés et dans les saisons peu favorables ses grains sont tous aussi exposés aux ravages des rongeurs que lorsqu'il n'avait que le fléau à sa disposition.

Enfin il existe une cinquième catégorie de machines dont l'utilité n'est pas aussi vivement sentie, mais qui tend sans cesse à se généraliser à mesure que l'art de cultiver la terre se perfectionne et que la culture des racines prend plus d'extension. Nous voulons parler des semoirs mécaniques, des houes à cheval et autres analogues. La régularité, la perfection, la rapidité avec lesquelles ces machines exécutent les semis ou le nettoyage sont hautement appréciées de tous ceux qui les emploient. Les semences sont soigneusement déposées à la profondeur nécessaire et mise dans la position la plus favorable à leur prompt germination; ce qui amène nécessairement une grande économie dans la quantité de semence employée, économie qu'on estime généralement à un tiers de la quantité requise dans les semis à la main. Puis le sol peut être entretenu dans un état parfait d'ameublissement et de nettoyage, et les plantes cultivées végètent avec une aisance parfaite.

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles qui nous arrivent de Rome contiennent un contraste bien frappant entre le Vatican et le Quirinal, entre le gouvernement italien et la Papauté, entre le bonreau et la victime. Pie IX, ce martyr du devoir, cette victime de la plus infâme des persécutions morales, est bien toujours en butte aux brutalités et aux impiétés de la Révolution italienne; mais s'il souffre de cet état de chose, s'il déplore les spoliations des biens de l'Église, la corruption et l'immoralité que les nouveaux maîtres de Rome ont amené avec eux, les blasphèmes abominables dont ils souillent l'air de la Ville-Eternelle, Pie IX, disons-nous, soutenu par sa grande foi et par sa confiance inaltérable dans les promesses divines, ne se laisse pas abattre par les maux sans nombre dont on le force à être le témoin. Son esprit conserve toute sa liberté d'action, il vaque à toutes ses occupations avec une sérénité parfaite, son intelligence est toujours aussi active que dans les plus beaux jours de sa gloire, son corps semble à peine s'apercevoir des infirmités de la vieillesse, et tous les jours les catholiques du monde entier peuvent contempler ce saint vieillard, sur la tête duquel les années passent sans presque l'effleurer.

La Révolution italienne, au contraire, semble aux abois, et se sent poursuivie par les visions les plus sanglantes. L'un